Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 22 (1889)

Artikel: Réponse de M. Gretillat à M. le Professeur Lobstein

Autor: Gretillat

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379444

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RÉPONSE

DE

M. GRETILLAT A M. LE PROFESSEUR LOBSTEIN

Cher et honoré collègue,

Vous n'avez pas, j'aime à le penser, trop présumé de mes sentiments en faisant appel dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser tout récemment[1], à ces règles de désintéressement et d'impartialité qui devraient toujours présider à la discussion des opinions d'autrui. Vous n'avez pas voulu vous-même, à l'instar de

> Philippe quatre qui s'avance
> Dans l'île de la Conférence,

vous prévaloir de votre qualité de critique pour juger de haut et à distance l'œuvre d'un adversaire, et vous le conviez à un débat public et courtois, à un échange d'idées profitable aux deux parties. Sincèrement reconnaissant du soin que vous avez apporté à l'analyse de mon ouvrage, je n'ai pas hésité un instant, monsieur et cher frère, à entrer dans votre dessein, heureux si je réussis, aussi bien que vous, à marquer les divergences sérieuses, graves même qui nous séparent, sans susciter de votre part de légitimes griefs.

Toutefois, je vous demande d'avance la permission que sollicita jadis saint Paul en écrivant aux Corinthiens, de me montrer ici et là « imprudent, » et si, dans les lignesqui vont suivre,

[1] *Revue de théologie et de philosophie*, 1888, N° 6.

je vous paraissais parler de moi plus qu'il ne convient, je vous répondrais doucement que vous m'y avez « contraint. » (Comp. 2 Cor. XII, 11.)

* * *

Commencerai-je par défendre un peu ma *néologismomanie?* (Vous voyez que je ne suis pas encore corrigé.) Il le faut bien après des critiques si sévères et si répétées. Vous-même venez de faire passer devant les lecteurs de la *Revue* la vision d'un tortionnaire armé de tenailles, debout devant un patient étendu sur une planche, et répondant de temps en temps à ses gémissements par un sourire sardonique entrecoupé de plaisanteries macabres. Sera-t-il permis ici « au tortionnaire » d'insinuer que la plupart des néologismes qui ont fait successivement « tressauter » M. le professeur Bois, mon ami M. L Thomas, correspondant de la *Semaine religieuse* de Genève, M. Ménégoz et vous-même, figurent noir sur blanc dans les colonnes de Littré, grand dictionnaire ou supplément: *Méthodologie, Propédeutique, sustentation* (que M. Thomas trouve barbare), *égotiste, probation, corporalité, temporalité? Individuité*, que vous avez trouvé exorbitant, même dans une phrase traduite de Schleiermacher (pour rendre *Fursichsein*), appartient, s'il vous plaît, à la langue de Bossuet (voir Littré) ; *supratemporel* n'est pas, il est vrai, consacré par Littré, mais *supramondain* s'y trouve, et *antétemporel* peut bien passer pour le grand-père d'*antédiluvien. Sui-conscience,* dont M. Thomas et vous-même avez flairé la provenance germanique, a été pêché « au delà du lac » dans l'Histoire des dogmes de Bonifas, et je trouve ce vocable, qui nous manque en français, si commode et si correctement formé que je compte encore en user sans vergogne dans les volumes suivants, si jamais ils voient le jour[1]. Or je demande pour quelle

[1] Plusieurs se sont étonnés du titre *Hamartiologie* qui ne remplace pas avantageusement selon eux l'expression : *Doctrine du péché.* S'ils m'avaient fait l'honneur de lire ma réplique à M. le professeur Bois, intitulée : *A propos de noumènes*, ils y auraient vu une fois de plus que je distingue entre la doctrine du péché dans l'histoire de l'humanité, que

occasion nous réserverons tous ces termes autorisés par d'illustres exemples, si dans une langue déjà si pauvre en substantifs, nous les proscrivons d'un ouvrage de Théologie systématique.

Remplacer par un terme insolite le terme courant pour le seul plaisir d'épater le bourgeois, serait le fait d'un pédant et d'un fat ; mais quand j'explique les raisons que j'ai d'éviter dans tel cas donné les termes traditionnels de prédestination et de providence, on peut contester ces raisons, mais non pas mon droit de choisir ou même de créer le terme que je trouve plus adéquat à mon idée.

En règle générale, j'ai écrit en italiques les mots de ma fabrication et averti ainsi le lecteur ; mais je n'ai pas hésité à former un nouveau terme d'après les analogies reconnues de la langue, lorsque cela était nécessaire pour éviter soit un malentendu (*hétérousianisme* au lieu de subordinatianisme), ou une longue et lourde périphrase (ainsi *finité*, pour : la qualité d'être fini ; *créatural*, la condition de la créature).

Je n'ai fait en cela encore que de suivre d'illustres exemples, et voici même quelques néologismes tout aussi abracadabrants que ceux-là, et que nous laissons passer sans « demander grâce » sous la plume de MM. Renouvier, Fouillée et autres maîtres de la pensée contemporaine : *intégrer*, *moyenner*, *infinitisme*, *procès*, *adéquatation*, *intuitioniste*, *intemporel*, etc., etc., auxquels nous ajouterons tout de suite le participe *ventilé* que vous aurez sans doute remarqué dans le voisinage de votre signature (*Revue*, 1888, N° 6, page 621), et l'adjectif *intra-divin* qui plus d'une fois a échappé à votre propre plume.

Vous m'imputez le mépris de toute préoccupation littéraire. Insuccès, soit ; mépris, non ! Seulement la qualité littéraire que je recherche avant tout, dans un ouvrage de cette nature, est celle qui consiste à dire le plus de choses possible, le plus clairement possible, dans le moins de mots possible et dans l'ordre le plus rationnel possible. Eh bien ! c'est la recherche de la forme ainsi entendue, — quoique trop rarement réalisée, —

j'appelle *Hamartiologie*, et la doctrine du péché dans l'individu, dont je traite dans la Morale sous le nom de *Ponérologie*.

qui m'a fait déchirer et récrire jusqu'à vingt ou trente fois la même page, et m'a arrêté à tel endroit de mon ouvrage pendant quatre semaines.

Vous prévoyez que mon livre est « infailliblement condamné à rester lettre close et lettre morte pour le grand public. » Je le crains comme vous, monsieur, mais vous consentirez, n'est-ce pas, à admettre des exceptions. Ce qui m'a le plus consolé, je l'avoue — pardonnez-moi ce mouvement de faiblesse paternelle — parmi les critiques que j'ai déjà reçues, c'est d'apprendre que M. Thomas a vu un laïque lisant ma dogmatique, et même s'y délectant! O le bon, l'estimable, le généreux laïque! Permettez-moi, monsieur, de signaler cet inconnu à votre curiosité scientifique comme un problème psychologique, *rara avis*, et de dire que si l'Eglise comptait un plus grand nombre de laïques semblables... bref, je n'en dis pas davantage.

* * *

Une seconde critique que j'aurai à prendre en sérieuse considération, vu l'autorité des personnes qui me l'ont adressée, porte sur l'abus des divisions et des subdivisions. La scolastique me guette, paraît-il. M. Ménégoz, dans son article très bienveillant inséré dans les *Annales*, en a cité un exemple qui m'a tout le premier assez amusé. Vous avez trouvé mieux encore : des pyramides qui, à l'inverse de celles d'Egypte, reposent sur la pointe! C'est aux chapitres sur l'*Homme* et sur *Les conséquences du péché* que vous renvoyez ceux qui voudront contempler ces chefs-d'œuvre de statique. Quand il en est ainsi, quand un principe de division au lieu d'être puisé dans l'essence même du sujet, se rattache aux accidents de la surface, il y a en effet délit de scolastique. Il faut donc que je me surveille, et, dès maintenant, je m'engage solennellement à ne jamais pousser jusqu'au *guimel*.

* * *

Certains critiques grincheux que vous m'annoncez, remarqueront que mon érudition est le plus souvent de seconde ou

de troisième main. Oh ! que ces critiques grincheux auront raison ! Vous m'auriez parlé de « quatrième main » que je ne réclamerais pas. A vrai dire, je n'ai pas cru commettre le péché contre le Saint-Esprit en recourant, dans un ouvrage où l'histoire des dogmes ne figure qu'à titre subsidiaire, aux travaux d'exploration déjà faits et bien faits par des prédécesseurs consciencieusement désignés, et j'emprunterai mes citations au pape quand il ne faudra que cela pour m'épargner des recherches oiseuses et une perte de temps. Il est vrai que mes guides en matière historique, qui se nomment Kurz, Luthardt, Kahnis, Dorner, Baur, Hase, Rothe, Al. Schweizer, Ebrard, Nitzsch père et fils, Zöckler, Harnack, Weber, de Pressensé, Bonifas, les Encyclopédies de Herzog et de Lichtenberger, etc., vous ont paru quelquefois « peu sûrs ou manifestement partiaux, » et ce serait peut-être à eux-mêmes à vous poser la question :

Ces méchants, qui sont-ils?

Ce que vous ne me reprochez point, ce qui rend à mon sens condamnable en tout cas l'emprunt littéraire, c'est l'intention de dissimuler la provenance du produit, ou le fait d'utiliser, contrairement à des engagements pris, des sources non originales. Mon ami et collègue Monvert, qui est un fouilleur, pourrait vous citer des cas de ce genre assez surprenants.

* * *

Laissons là, si vous le voulez bien, ces chicanes... d'allemand, et *paulo majora canamus !*

Votre lettre accuse trois points principaux sur lesquels existent entre nous des divergences fondamentales. Je me borne à les résumer de mon côté sans avoir la prétention de vous convaincre, et moins encore de vous confondre. Ce sera à nos lecteurs à prononcer.

Notre première divergence porte sur l'autorité en matière religieuse. Une phrase de votre lettre, écrasante pour moi à un certain point de vue, me servira de texte. Vous vous étonnez que le livre qui contient certains chapitres « étranges » porte la date

de l'an de grâce 1888. Or je ne vous apprendrai rien, monsieur, si je vous dis que l'opinion courante en l'an de grâce 1888, qui a vu l'éclosion du boulangisme, n'est pas pour moi le critère de la vérité ; que ce que l'an de grâce 1888 peut trouver étrange ne mérite pas cette épithète pour cela, et que ce qu'il déclare hors de doute pour tous les esprits non prévenus, n'est pas encore acquis pour chacun au débat.

Pardonnez-moi si, sans intention coupable, j'allais travestir votre pensée, mais voici comment je vous entends : la vérité religieuse devient ; la révélation divine est immanente dans l'histoire ; elle n'a pas eu ses époques cardinales et normatives ; elle est incessamment progressive ; elle se dégage de la longue évolution du fait et de la pensée chrétienne ; et l'histoire des dogmes du premier siècle jusqu'à aujourd'hui est la source totale et authentique de la dogmatique chrétienne. Si j'en crois même une indication qui se rencontre p. 596, et où, taxant notre méthode d'intellectualisme, vous paraissez contester l'importance des doctrines originales ou révélations verbales se rapportant au fait du salut, l'interprétation de ce fait serait remise par vous à la conscience et à l'expérience de l'Eglise.

Vous m'avez fait, monsieur, un reproche que je voudrais toujours mieux mériter : celui de craindre de sacrifier la moindre parcelle des traditions bibliques. Mais lorsque vous-même mentionnez dans la ligne suivante ces « mythes incomparables » (p. 608) où nous sont conservées les origines de l'humanité et du péché, vous êtes-vous demandé si votre « canonique » se trouve encore d'accord avec celle des réformateurs, de saint Paul et de Jésus-Christ ?

Mythes incomparables en effet et d'une fortune bien singulière, où depuis dix-huit siècles l'Eglise chrétienne a lu le récit de la première chute de l'humanité au lieu d'y reconnaître le document de son premier progrès !

Ce dernier sujet même m'amène à une seconde divergence capitale qui me sépare non pas de vous seulement, mais de l'école de Ritschl, à laquelle, si je ne fais erreur, vous vous rattachez ; elle porte sur une certaine conception de la dogma-

tique qui est en réalité une certaine conception de la révélation chrétienne. Vous prétendez que l'exécution de mon ouvrage n'a pas répondu au plan qui avait été annoncé, et en a de beaucoup excédé les limites. Partant de la prémisse, commune à vous et à moi, que Jésus-Christ, son œuvre et sa personne, sa conscience et son témoignage, est le *principium cognoscendi* de chacune des doctrines chrétiennes, vous éliminez du champ de notre discipline comme superfétations et « spéculations métaphysiques, » toutes les questions se rattachant à la nature divine, aux origines de l'humanité et du péché, à la sphère supérieure à l'expérience, et c'est, je vous l'avoue, la première fois depuis 51 ans que j'entends dire que la doctrine de la prédestination ou de la *prothèse* divine n'intéresse pas la dogmatique (page 600). Ainsi, doctrine de la Trinité, métaphysique ! de la justice divine, métaphysique ! de l'unité de la race humaine, métaphysique ! de la chute et du péché originel, métaphysique ! de la préexistence personnelle de Christ, — dont nous parlerons dans le prochain volume, — métaphysique ! En vérité, monsieur, je me sens moins désintéressé que vous de ces questions d'origine, et je crois que saint Paul prêchant aux Athéniens que Dieu a fait naître d'un seul sang tout le genre humain, tombait d'avance sous le coup de votre critique. Pour moi, puisqu'on parle tant de pratique et d'expérience, même marchant vers le ciel, j'ai besoin d'apprendre de quel antre je suis sorti, et il n'est pas indifférent à mon interprétation du cinquième commandement de savoir si j'ai ou n'ai pas une guenon pour arrière-grand'mère.

Retournant sur ma tête mon propre manteau, vous regrettez de me voir trop peu biblique. Mais, monsieur, la Bible qui est par excellence le livre du salut, le Dieu de la Bible qui a attendu quatre mille ans au moins à envoyer son Fils au monde, me semblent moins pressés que vous. Sans doute, la Bible *festinat ad eventum*, mais pour arriver plus tôt, elle ne brûle pas les étapes nécessaires. Quand elle daigne m'apprendre que Méthusela est mort au terme de 969 ans, elle ne me procure qu'une édification très indirecte ; et je ne perçois plus qu'indistinctement « les battements du cœur vers lequel m'a attiré

Jésus en m'enseignant à dire : Notre Père qui es aux cieux ! », lorsque je médite les détails culinaires du Lévitique. Je n'en crois pas moins sur la foi de saint Paul que toutes ces choses ont été écrites pour notre instruction ; qu'il a fallu tout cela pour conduire l'humanité à Christ. Faudra-t-il donc pour rendre la dogmatique « biblique » en retrancher la matière des trois quarts du volume biblique ?

C'est que dans la terminologie de l'Ecole, la rubrique *métaphysique* a acquis une élasticité singulière, ayant fini par comprendre toutes les opinions mal notées. Je dirai même de ce domaine de l'erreur appelé aujourd'hui *métaphysique* ce que vous avez dit de ma dogmatique, qu'il est sans limites définies, se rétrécissant et s'élargissant à volonté. Heureux si cette rigoureuse proscription n'aboutissait pas à remplacer une métaphysique par une autre ; si le sévère agnosticisme que vous imposez aux amateurs de recherches transcendantes, n'était pas sujet à de si fréquentes distractions ! Vous tolérez les spéculations du maître de Göttingue concernant les rapports entre l'amour et la justice dans l'essence divine, et vous me refusez le droit de m'occuper de l'essence divine. MM. Reuss et Bouvier pourront impunément contredire les croyances traditionnelles sur l'origine et la transmission du péché, et vous jugez indiscrètes les raisons qu'on leur oppose. Il vous a été licite de réduire la Trinité dite essentielle à la Trinité dite économique, et pour avoir voulu les distinguer l'une de l'autre, je suis traité de scolastique. Je vous ai rencontré plus d'une fois en dehors de « l'enceinte sacrée de la religion du salut » et à la page 607, vous me « conjurez de m'y renfermer. » Je dirais que vous pratiquez le *zutisme*, si ce néologisme n'était pas de si fraîche date. Quel dommage, monsieur, que l'horreur professée par l'école de Ritschl pour la métaphysique soit à ce point intermittente !

Osé-je vous le dire ? l'endroit de votre lettre qui m'a le moins troublé est la page 598, où vous me critiquez d'avoir fait dans la dogmatique deux parties de l'eschatologie et de la sotériologie. « La séparation si tranchée, me dites-vous, que vous établissez entre le présent et l'avenir, entre l'œuvre rédemptrice

réconciliant l'homme avec Dieu et l'œuvre réparatrice glorifiant la nature et l'univers, répond-elle à l'enseignement de Jésus et à la doctrine apostolique ? » Quoi donc ! Jésus n'aurait pas annoncé plusieurs fois qu'il reviendra en gloire après être venu en souffrance et en opprobre ! Est-ce que l'attente de la parousie comme devant mettre un terme au triple soupir de la nature, de l'Eglise et du Saint-Esprit (Rom. VIII, 18-28), n'a pas rempli le siècle apostolique, l'âme des apôtres et celle de l'Eglise ? « Nous gémissons, nous attendons, » ce sont les refrains de l'homme qui a écrit : « Christ est ma vie, » et la dernière parole de la Bible est la prière de l'Eglise implorant le retour de Jésus-Christ : « Seigneur Jésus, viens bientôt ! » Après les accomplissements déjà obtenus, que de choses nous manquent encore ! La mort habite encore dans nos corps et le péché dans nos âmes ; les larmes, le deuil, les cris, le travail n'ont point cessé pour les enfants de Dieu ; l'Eglise sur la terre est encore militante et souvent vaincue, et les miracles éclatants qui ont signalé l'apparition du Christ ont prouvé, en se retirant de la scène, qu'ils n'étaient que les préludes d'un drame qui ne s'achèvera que par la résurrection des corps et la création des cieux nouveaux et de la terre nouvelle. Pour moi, et malgré tout, je plaindrais les chrétiens si l'αἰὼν οὗτος formait leur dernier horizon, et je dirais à mon tour que si nous n'avions d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, victimes naïves d'une grande idée, nous nous verrions frustrés à la fois des joies de l'avenir et de celles du présent ! Faudrait-il constater, monsieur, avant de nous séparer, que nous ne sommes pas plus d'accord touchant les destinées futures que touchant les origines de l'humanité !

* * *

Ni M. Ménégoz ni vous n'avez pu penser sans doute que les inconvénients du parti que j'ai pris, d'intervertir l'ordre de publication des volumes de mon ouvrage, m'aient complètement échappé. Il est trop évident qu'il est de règle que le deuxième tome précède le troisième. Mais entre deux maux, j'ai cru choisir le moindre, et sauf M. Ménégoz et vous, mes

critiques ont paru jusqu'ici m'approuver[1]. Je vous ai donc demandé un crédit de dix-huit mois, et vous me le refusez ! Mais ici, monsieur, les rôles changent, et c'est vous qui devenez « le tortionnaire. »

Je me plaindrais davantage si les *agacements* même dont M. Ménégoz a parlé n'étaient à mes yeux la meilleure justification des principes exposés dans mon premier volume, et selon lesquels l'apologétique doit précéder la dogmatique et non pas la suivre, comme l'a voulu M. le professeur Bois. L'opinion de M. Ménégoz, qui comme Beck supprime toute apologétique, reste naturellement en dehors du débat. Alors, me dites-vous, vous prétendez défendre ce que vous ne connaissez pas encore ! Pardon, ce que l'apologétique, telle que je l'entends, doit défendre, ce ne sont point les articles particuliers de la dogmatique, qui doit y pourvoir elle-même ; c'est, comme je l'ai dit ailleurs, la foi du charbonnier, les éléments fondamentaux de la doctrine chrétienne, ceux à l'égard desquels se pose la question d'être ou de n'être pas chrétien, et que je dois apporter déjà établis ou raffermis à l'étude systématique et scientifique de la doctrine chrétienne.

* * *

Je ne songe à me donner, cher et honoré collègue, ni pour infaillible ni pour impeccable, et je vous reconnais absolument le droit de retourner contre ma poitrine l'acier que le premier j'ai osé appuyer sur celle d'autrui. Mais croyez que si réellement j'avais eu le malheur de cacher mon Sauveur dans cet ouvrage destiné à le faire connaître, cette faute, pour être la mienne, ne m'en paraîtrait ni moins coupable ni moins funeste.

Agréez, cher et honoré frère, l'assurance de mon entier dévouement.

[1] La vérité m'oblige à ajouter à ces deux critiques M. Schott, dont le compte-rendu vient de paraître dans le *Literaturblatt* de Leipzig.

Neuchâtel, le 20 décembre 1888.